

ISHIDA Ira
IKEBUKURO
WEST GATE PARK II



Picquier poche

Extrait de la publication

ISHIDA Ira

Ikebukuro
West Gate Park II

Traduit du japonais
par Anne Bayard-Sakai



Éditions
Philippe Picquier

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Ikebukuro West Gate Park

Titre original : *Ikebukuro West Gate Park II (Shonen keisuki)/
Kotsu on Ikebukuro West Gate Park III*

- © 2000, 2002, Ishida Ira/Bungei Shunju Ltd
All rights reserved.
First original Japanese edition published by Bungei Shunju Ltd,
Japan, 2000, 2002.
French soft-cover rights in France reserved by Editions Philippe
Picquier under the licence granted by Ishida Ira arranged with
Bungei Shunju Ltd, Japan, through the Sakai Agency, Japan.
- © 2009, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
- © 2011, Editions Philippe Picquier
pour l'édition de poche

Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

En couverture : © Ryuichi Sato/Amanaimages/Corbis

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-0253-8

ISSN : 1251-6007

Le même-compteur

Avez-vous déjà compté les rayures blanches d'un passage piéton ?

Totalement inutile, complètement absurde. Compter ces rayures, très légèrement bombées, qui brillent dans le soleil d'hiver, en traversant la rue pour atteindre l'autre rive. Avancer le pied, avec toutes les précautions du monde, pour ne pas tomber au fond du gouffre d'asphalte. 17 rayures. Un superbe nombre premier. Indivisible autrement que par lui-même ou par 1. Lui vous dira que c'est un bon nombre, solitaire et sans ami.

Compter les rayures des passages piétons ne lui suffira pas, il fera pareil avec tout ce qui lui tombera sous les yeux. Et pas à peu près, non, avec tout le sérieux et la précision dont il est capable. Les nuages qui parcourent le ciel, les oiseaux qui se perdent dans les nuages, les fils électriques sur lesquels les oiseaux se posent, les fenêtres sales de tous les immeubles de la 1^{re} rue d'Ikebukuro Ouest que relie ces fils électriques. Et c'est seulement quand il aura ainsi transposé

le monde en chiffres que pour la première fois il se sentira en sécurité.

Des journées passées à compter ses respirations, à dénombrer les battements de son cœur, pour être sûr qu'il est lui-même. Il disait qu'il n'était pas un humain. Non, un simple compteur, pas un humain. Pas un être analogique aussi approximatif et peu fiable.

Le jour où je l'ai rencontré pour la première fois Square Ouest était, paraît-il, le 3 869^e jour depuis sa naissance. Et j'étais la 22^e personne qu'il croisait ce jour-là.

Bon, d'accord, être l'un de ces humains analogiques et approximatifs, ce n'est pas une mince affaire, mais vivre comme un simple compteur, ça ne va pas de soi non plus.



C'est à peu près au moment où la première vague de froid de l'hiver s'est abattue sur la ville que le même a fait son apparition sur la place circulaire du Square Ouest. Les premiers givres pourraient de blanc les interstices entre les pavés, le vent du nord fouettait les corps habitués à la fraîcheur en cette fin novembre où il a surgi en faisant cliqueter son compteur. Ce genre de compteur métallique que des étudiants en veine de petit boulot font cliqueter au passage

des gens dans une rue. *Clic clic clic clic.*

Un microbe, qui ne faisait pas 1 mètre 40. Et maigrichon avec ça, il ne devait pas dépasser les 30 kilos. Il aurait dû normalement être à l'école, dans une classe, en train de suer sur des fractions élémentaires, mais non, en pleine journée, il était là assis tout seul sur un banc de la place circulaire. Enfin, assis, faut le dire vite. Il était là à enjamber ce banc fait de gros tubes d'acier, à grimper dessus, à s'appuyer contre lui, à s'allonger sur lui, à passer en dessous, bref il ne restait pas immobile une seconde. Et tout en bougeant ainsi frénétiquement, avec les compteurs qu'il tenait dans les deux mains il dénombrait, *clic clic clic clic*, tout ce qui lui tombait sous les yeux dans ce parc hivernal.

West Gate Park, à quelques minutes à pied de chez moi, est comme un grand balcon qui prolongerait ma chambre, si bien que je me suis retrouvé à observer ce même tous les jours. De toute manière, je suis bien incapable de rester indifférent dès que je vois quelqu'un d'un peu bizarre (peut-être parce que je suis moi-même désespérément sain et normal).

Il était toujours habillé pareil. Un jean, des baskets montantes, un tee-shirt et un anorak. Pour une raison mystérieuse, il portait aux coudes et aux genoux des protections comme en ont les champions de half-pipe de skateboard, et un casque.

Un après-midi, je me suis assis à côté de lui.

Il était en train de comptabiliser tous les gens qu'il pouvait voir de cet endroit, les hommes de la main droite, les femmes de la main gauche, *clic clic clic clic*. Tous ces citadins qui marchaient à pas pressés dans les rues transies d'Ikebukuro sans lui prêter la moindre attention. Je ne cessais de lui jeter des regards furtifs tandis qu'il actionnait à une allure vertigineuse les boutons de ses compteurs. La lanière de son casque qu'il n'avait pas attachée pendait à côté de son menton.

De grands yeux bridés qui se relevaient légèrement vers les tempes, un petit nez rond, des lèvres comme d'épais pétales. Il souriait, insensible à tout ce qui l'entourait. Pas le genre de sourire qui vous lie à quelqu'un, qui s'adresse à quelqu'un. Un sourire qui prouvait que vous n'étiez pas relié au monde. Qui resterait intact, quoi qu'il puisse arriver dans ce monde ou aux autres. Voilà ce que ce sourire proclamait. Un sourire aussi pur que la surface d'un lac, caché dans les profondeurs d'une forêt où personne ne s'aventurait jamais, qui reflétait d'un bleu encore plus sombre le ciel d'hiver.

En voyant ce sourire, quelque chose a vacillé en moi. Un même qui à dix ans souriait comme ça, vous auriez pu le laisser tomber ? Et c'est comme ça que je me suis trouvé embarqué dans ses emmerdes à lui.

Erreur n° 1.



Le jour où j'échangeai pour la première fois quelques mots avec ce môme-compteur, il pleuvait.

On était déjà en décembre, et à l'approche de Noël les rues d'Ikebukuro retentissaient du vacarme d'une guerre commerciale débile. L'anniversaire du fils de Dieu, jour tout désigné pour que les petits couples pas vraiment dégourdis se décident enfin à coucher ensemble. La ville regorgeait d'affiches destinées à pousser à la consommation la clientèle féminine, avec des filles ravies de se montrer si mignonnes, non mais regardez comme je suis mignonne. Le Bon Dieu de ce pays, c'est mignon mignon + donner envie + des nombres avec le plus de chiffres possible.

Ce jour-là, un ciel nuageux couvrait comme une planche grise les rues bruyantes. On avait l'impression d'être enfermé dans une pièce au plafond trop bas. Où on se sent à l'étroit, mais bizarrement en sécurité. Je revenais de je ne sais trop où, un parapluie de vinyle suspendu à la poche arrière de mon jean XXL, et je marchais le dos rond comme pour éviter de me cogner la tête au ciel.

Alors que je pénétrais dans le Square Ouest par l'entrée côté magasin Tôbu, une pluie mêlée de neige fondue a soudain enveloppé d'un voile

blanc les buildings aux alentours. En s'éparpillant sur les pavés, la neige fondue faisait vibrer le sol comme la peau tendue des timbales. Tous les êtres humains dans le parc semblaient comme aspirés vers les lieux protégés par un toit.

Lui seul restait assis sur son banc, activant son compteur à une vitesse qui paraissait dictée par l'énergie du désespoir. Comme s'il s'efforçait de finir de tout dénombrer avant que tombent les gouttes de pluie. Je me plantai devant lui. Et lui tendis le parapluie.

— Pour toi.

Il parut stupéfait que je lui adresse la parole. Son sourire s'est congelé. Il gardait les yeux levés vers moi, sans dire un mot. Et pendant ce temps, *clic clic clic clic*, le compteur continuait à s'activer.

— Prends-le. J'habite juste à côté. Tu vas attraper froid.

Il eut une réaction étrange, et se mit à fouiller frénétiquement dans la poche intérieure de son anorak. Pour en sortir un porte-monnaie de nylon rouge retenu par une ficelle. Il détacha avec un bruit d'enfer le scratch et prit une pièce qu'il me tendit. Dans sa petite paume, la pièce de 500 yens avait l'air d'une médaille d'argent des J.O. J'ai fait non de la tête.

— Pas la peine. C'est pas pour le fric. Ça fait un bout de temps que je te vois là dans le parc. Et je me demandais ce que t'y fabriques.